

SECONDE ENTRÉE.

Après que les joueurs de mail ont fini, Éraste revient pour attendre Orphise. Des curieux tournent autour de lui pour le connaître, et font qu'il se retire encore pour un moment.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE.

Les fâcheux à la fin se sont-ils écartés ?
Je pense qu'il en pleut ici de tous côtés.
Je les suis, et les trouve; et, pour second martyr,
Je ne saurais trouver celle que je désire.
Le tonnerre et la pluie ont promptement passé,
Et n'ont point de ces lieux le beau monde chassé :
Plût au ciel, dans les dons que ses soins y prodiguent,
Qu'ils en eussent chassé tous les gens qui fatiguent !
Le soleil baisse fort, et je suis étonné
Que mon valet encor ne soit point retourné.

SCÈNE II.

ALCIPPE, ÉRASTE.

ALCIPPE. Bonjour.

ÉRASTE. Eh quoi ! toujours ma flamme divertie !
ALCIPPE. Console-moi, marquis, d'une étrange partie
Qu'au piquet je perdis hier contre un Saint-Bouvain
À qui je donnerais quinze points et la main,
C'est un coup enragé qui depuis hier m'accable,
Et qui ferait donner tous les joueurs au diable,
Un coup assurément à se pendre en public.
Il ne m'en faut que deux, l'autre a besoin d'un pic :
Je donne, il en prend six, et demande à refaire ;
Moi, me voyant de tout, je n'en voulais rien faire.
Je porte l'as de trèfle (admire mon malheur),
L'as, le roi, le valet, le huit et dix de cœur ;
Et quitte, comme au point allait la politique,
Dame et roi de carreau, dix et dame de pique.
Sur mes cinq cœurs portés, la dame arrive encor,
Qui me fait justement une quinte major.
Mais mon homme avec l'as, non sans surprise extrême,
Des bas carreaux sur table étale une sixième :
J'en avais écarté la dame avec le roi.
Mais lui fallant un pic, je sortis hors d'effroi,
Et croyais bien du moins faire deux points uniques ;
Avec les sept carreaux il avait quatre piques,
Et, jetant le dernier, m'a mis dans l'embarras
De ne savoir lequel garder de mes deux as.
J'ai jeté l'as de cœur, avec raison, me semble ;
Mais il avait quitté quatre trèfles ensemble,
Et par un six de cœur je me suis vu capot,
Sans pouvoir, de dépit, préférer un seul mot.
Morbieu ! fais-moi rai-on de ce coup effroyable :
A moins que l'avoir vu, peut-il être croyable ?
ÉRASTE. C'est dans le jeu qu'on voit les plus grands coups du sort.
ALCIPPE. Parbleu ! tu jugeras toi-même si j'ai tort,
Et si c'est sans raison que ce coup me transporte ;
Car voici nos deux jeux qu'exprès sur moi je porte.
Tiens, c'est ici mon port, comme je te l'ai dit ;
Et voici...

ÉRASTE. J'ai compris le tout par ton récit,
Et vois de la justice au transport qui t'agite :
Mais pour certaine affaire il faut que je te quitte.
Adieu. Console-toi pourtant de ton malheur.

ALCIPPE. Qui, moi ? j'aurai toujours ce coup-là sur le cœur ;
Et c'est pour ma raison pis qu'un coup de tonnerre.
Je le veux faire, moi, voir à toute la terre.
(Il s'en va, et rentre en disant :)
Un six de cœur ! Deux points !

ÉRASTE. En quel lieu sommes-nous ?
De quelque part qu'on tourne on ne voit que des fous.

SCÈNE III.

ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE. Ah ! que tu fais languir ma juste impatience !
LA MONTAGNE. Monsieur, je n'ai pu faire une autre diligence.
ÉRASTE. Mais me rapportes-tu quelque nouvelle enfin ?
LA MONTAGNE. Sans doute, et de l'objet qui fait votre destin.
J'ai par son ordre exprès quelque chose à vous dire.
ÉRASTE. Et quoi ? Déjà mon cœur après ce mot soupire.
Parle.

LA MONTAGNE. Souhaitez-vous de savoir ce que c'est ?
ÉRASTE. Oui, dis vite.

LA MONTAGNE. Monsieur, attendez, s'il vous plaît :
Je me suis à courir presque mis hors d'haleine.
ÉRASTE. Prends-tu quelque plaisir à me tenir en peine ?
LA MONTAGNE. Puisque vous désirez de savoir promptement
L'ordre que j'ai reçu de cet objet charmant,
Je vous dirai... Ma foi, sans vous vanter mon zèle,
J'ai bien fait du chemin pour trouver cette belle ;
Et si...

ÉRASTE. Peste soit, fat, de tes digressions !
LA MONTAGNE. Ah ! il faut modérer un peu ses passions ;
Et Sénèque...

ÉRASTE. Sénèque est un sot dans ta bouche,
Puisqu'il ne me dit rien de tout ce qui me touche.
Dis-moi ton ordre, tôt.

LA MONTAGNE. Pour contenter vos vœux,
Votre Orphise... Une bête est là dans vos cheveux.

ÉRASTE. Laisse.
LA MONTAGNE. Cette beauté de sa part vous fait dire...
ÉRASTE. Quoi ?

LA MONTAGNE. Devinez.
ÉRASTE. Sais-tu que je ne veux pas rire ?

LA MONTAGNE. Son ordre est qu'en ces lieux vous devez vous tenir,
Assuré que dans peu vous l'y verrez venir,
Lorsqu'elle aura quitté quelques provinciales,
Aux personnes de cour fâcheuses animales.

ÉRASTE. Tenons-nous donc au lieu qu'elle a voulu choisir.
Mais, puisque l'ordre ici m'offre quelque loisir,
Laisse-moi méditer.

(La Montagne sort.)

J'ai dessein de lui faire

Quelques vers sur un air où je la vois se plaire. (Il rêve.)

SCÈNE IV.

ORANTE, CLIMÈNE ; ÉRASTE (dans un coin du théâtre sans être aperçu).

ORANTE. Tout le monde sera de mon opinion.

CLIMÈNE. Croyez-vous l'emporter par obstination ?

ORANTE. Je pense mes raisons meilleures que les vôtres.

CLIMÈNE. Je voudrais qu'on ouît les unes et les autres.

ORANTE (apercevant Éraсте). J'avis un homme ici qui n'est pas ignorant :

Il pourra nous juger sur notre différend.

Marquis, de grâce, un mot ; souffrez qu'on vous appelle

Pour être entre nous deux juge d'une querelle,
D'un débat qu'ont ému nos divers sentiments
Sur ce qui peut marquer les plus parfaits amants.ÉRASTE. C'est une question à vider difficile ;
Et vous devez chercher un juge plus habile.ORANTE. Non, vous nous dites là d'inutiles chansons.
Votre esprit fait du bruit, et nous vous connaissons ;
Nous savons que chacun vous donne à juste titre...

ÉRASTE. Eh ! de grâce...

ORANTE. En un mot vous serez notre arbitre ;
Et ce sont deux moments qu'il vous faut nous donner.CLIMÈNE (à Orante). Vous retenez ici qui doit vous condamner :
Car enfin, s'il est vrai ce que j'en ose croire,
Monsieur à mes raisons donnera la victoire.ÉRASTE (à part). Que ne puis-je à mon traître inspirer le souci
D'inventer quelque chose à me tirer d'ici !ORANTE (à Climène). Pour moi, de son esprit j'ai trop bon témoignage
Pour craindre qu'il prononce à mon désavantage.(A Éraсте.) Enfin, ce grand débat qui s'allume entre nous
Est de savoir s'il faut qu'un amant soit jaloux.CLIMÈNE. Ou, pour mieux expliquer ma pensée et la vôtre,
Lequel doit plaire plus d'un jaloux ou d'un autre.

ORANTE. Pour moi, sans contredit, je suis pour le dernier.

CLIMÈNE. Et dans mon sentiment je tiens pour le premier.

ORANTE. Je crois que notre cœur doit donner son suffrage
À qui fait éclater du respect davantage.CLIMÈNE. Et moi, que si nos vœux doivent paraître au jour,
C'est pour celui qui fait éclater plus d'amour.

Mais allons sur ses pas malgré sa résistance,
Et faisons à ses yeux briller notre innocence.

SCÈNE VII.

DORANTE, ÉRASTE.

DORANTE. Ah, marquis ! que l'on voit de fâcheux tous les jours

Venir de nos plaisirs interrompre le cours !

Tu me vois enragé d'une assez belle chasse

Qu'un fat... C'est un réclé qu'il faut que je te fasse.

ÉRASTE. Je cherche ici quelqu'un, et ne puis m'arrêter.

DORANTE. Parbleu ! chemin faisant, je te le veux conter.

Nous étions une troupe assez bien assortie,

Qui pour courir un cerf avions hier fait partie ;

Et nous fûmes coucher sur le pays expres,

C'est-à-dire, mon cher, en fin fond de forêts.

Comme cet exercice est mon plaisir suprême,

Je voulus, pour bien faire, aller au bois moi-même,

Et nous conclûmes tous d'attacher nos efforts

Sur un cerf qu'un chacun nous disait cerf dix-cors ;

Mais moi, mon jugement, sans qu'aux marques j'arrête,

Fut qu'il n'était que cerf à sa seconde tête.

Nous avions comme il faut séparé nos relais,

Et déjeunions en hâte avec quelques œufs frais,

Lorsqu'un franc campagnard avec longue rapière,

Montant superbement sa jument poulinière,

Qu'il honorait du nom de sa bonne jument,

S'en est venu nous faire un mauvais compliment,

Nous présentant aussi, pour surcroît de colère,

Un grand benêt de fils aussi sot que son père.

Il s'est dit grand chasseur, et nous a priés tous

Qu'il pût avoir le bien de courir avec nous.

Dieu préserve, en chassant, toute sage personne

D'un porteur de huchet qui mal à propos somme ;

De ces gens qui, suivis de dix heures galeux,

Disent : Ma meute, et font les chasseurs merveilleux !

Sa demande reçue, et ses vertus prisées,

Nous avons tous été frapper à nos brisées.

A trois longueurs de trait, taïaut, voilà d'abord

Le cerf donné aux chiens. J'appuie, et sonne fort.

Mon cerf débuche, et passe une assez longue plaine ;

Et mes chiens après lui, mais si bien en haleine,

Qu'on les aurait couverts tous d'un seul justaucorps ;

Il vient à la forêt. Nous lui donnons alors

La vieille meute ; et moi, je prends en diligence

Mon cheval alezan. Tu l'as vu ?

ÉRASTE. Non, je pense.

DORANTE. Comment ! c'est un cheval aussi bon qu'il est beau,

Et que ces jours passés j'achetai de Gaveau.

Je te laisse à penser si, sur cette matière,

Il voudrait me tromper, lui qui me considère.

Aussi je m'en contente ; et jamais, en effet,

Il n'a vendu cheval ni meilleur, ni mieux fait.

Une tête de barbe, avec l'étoile nette ;

L'encolure d'un cygne, effilée et bien droite ;

Point d'épaules non plus qu'un lièvre : court-jointé,

Et qui fait dans son port voir sa vivacité ;

Des pieds, morbieu, des pieds ! le rein double : à vrai dire,

J'ai trouvé le moyen, moi seul, de le réduire ;

Et sur lui, quoiqu'aux yeux il montrât beau semblant,

Petit-Jean de Gaveau ne montait qu'en tremblant.

Une croupe en largeur à nulle autre pareille,

Et des gigots, Dieu sait ! Bref, c'est une merveille ;

Et j'en ai refusé cent pistoles, crois-moi,

Au retour d'un cheval amené pour le roi.

Je monte donc dessus, et ma joie était pleine

De voir filer de loin les coupeurs dans la plaine ;

Je pousse, et je me trouve en un fort à l'écart,

A la queue de nos chiens, moi seul avec Drécar :

Une heure là-dedans notre cerf se fait battre.

J'appuie alors mes chiens, et fais le diable à quatre ;

Enfin jamais chasseur ne se vit plus joyeux.

Je le relance seul : et tout allait des mieux,

Lorsque d'un jeune cerf s'accompagne le nôtre :

Une part de mes chiens se sépare de l'autre,

Et je les vois, marquis, comme tu peux penser,

Chasser tout avec crainte, et Finaut balancer ;

Il se rabat soudain, dont j'eus l'âme ravie ;

Il empauve la voie, et moi je sonne et crie :

A Finaut ! à Finaut ! J'en revois à plaisir

Sur une taupinière, et résonne à loisir.

Quelques chiens revenaient à moi, quand, pour disgrâce,

Le jeune cerf, marquis, à mon campagnard passe.

Mon étourdi se met à sonner comme il faut,

ORANTE. Oui : mais on voit l'ardeur dont une âme est saisie

Bien mieux dans les respects que dans la jalousie.

CLIMÈNE. Et c'est mon sentiment que qui s'attache à nous

Nous aime d'autant plus qu'il se montre jaloux.

ORANTE. Fi ! ne me parlez point pour être amants, Climène,

De ces gens dont l'amour est fait comme la haine,

Et qui, pour tous respects et toute offre de vœux,

Ne s'appliquent jamais qu'à se rendre fâcheux ;

Dont l'âme, que sans cesse un noir transport anime,

Des moindres actions cherche à nous faire un crime,

En soumet l'innocence à son aveuglement,

Et veut sur un coup d'œil un éclaircissement ;

Qui, de quelque chagrin nous voyant l'apparence,

Se plaignent aussitôt qu'il nait de leur présence ;

Et lors que dans nos yeux brille un peu d'enjoûment,

Veulent que leurs rivaux en soient le fondement

Enfin qui, prenant droit des fureurs de leur zèle,

Ne nous parlent jamais que pour faire querelle,

Osent défendre à tous l'approche de nos cœurs,

Et se font les tyrans de leurs propres vainqueurs.

Moi, je veux des amants que le respect inspire ;

Et leur soumission marque mieux notre empire.

CLIMÈNE. Fi ! ne me parlez point, pour être vrais amants,

De ces gens qui pour nous n'ont nuls emportements,

De ces tièdes galants de qui les cœurs paisibles

Tiennent déjà pour eux les choses infaillibles,

N'ont point peur de nous perdre, et laissent chaque jour

Sur trop de confiance endormir leur amour ;

Sont avec leurs rivaux en bonne intelligence,

Et laissent un champ libre à leur persévérance.

Un amour si tranquille excite mon courroux ;

C'est aimer froidement que n'être pas jaloux ;

Et je veux qu'un amant, pour me prouver sa flamme,

Sur d'éternels soupçons laisse flotter son âme,

Et par de prompts transports donne un signe éclatant

De l'estime qu'il fait de celle qu'il prétend.

On s'applaudit alors de son inquiétude ;

Et, s'il nous fait parfois un traitement trop rude,

Le plaisir de le voir, soumis à nos genoux,

S'excuser de l'éclat qu'il a fait contre nous,

Ses pleurs, son désespoir d'avoir pu nous déplaire,

Sont un charme à calmer toute notre colère.

ORANTE. Si pour vous plaire il faut beaucoup d'emportement,

Je sais qui vous pourrait donner contentement ;

Et je connais des gens dans Paris plus de quatre,

Qui, comme ils le font voir, aiment jusques à battre

CLIMÈNE. Si, pour vous plaire, il faut n'être jamais jaloux

Je sais certaines gens fort commodes pour vous ;

Des hommes en amour d'une humeur si souffrante,

Qu'ils vous verraient sans peine entre les bras de trente.

ORANTE (à Éraсте). Enfin par votre arrêt vous devez déclarer

Celui de qui l'amour vous semble à préférer.

(Orphise paraît dans le fond du théâtre, et voit Éraсте entre Orante et Climène.)

ÉRASTE. Puisqu'à moins d'un arrêt je ne m'en puis défaire,

Toutes deux à la fois je veux vous satisfaire.

Et, pour ne point blâmer ce qui plaît à vos yeux,

Le jaloux aime plus, et l'autre aime bien mieux.

CLIMÈNE. L'arrêt est plein d'esprit ; mais...

ÉRASTE. Suffit. J'en suis quitte.

Après ce que j'ai dit, souffrez que je vous quitte.

SCÈNE V.

ORPHISE, ÉRASTE.

ÉRASTE (apercevant Orphise, et allant au-devant d'elle).

Que vous tardez, madame, et que j'éprouve bien !...

ORPHISE. Non, non, ne quittez pas un si doux entretien.

A tort vous m'accusez d'être trop tard venue,

(Montrant Orante et Climène qui viennent de sortir.)

Et vous avez de quoi vous passer de ma vue.

ÉRASTE. Sans sujet contre moi voulez-vous vous agrir ?

Et me reprochez-vous ce qu'on me fait souffrir ?

Ah ! de grâce, attendez.

ORPHISE. Laissez-moi, je vous prie ;

Et courez vous rejoindre à votre compagnie.

SCÈNE VI.

ÉRASTE.

Ciel ! faut-il qu'aujourd'hui fâcheuses et fâcheux
Conspirent à troubler les plus chers de mes vœux !

Et crie à pleine voix, taiaut ! taiaut ! taiaut !
Mes chiens me quittent tous et vont à ma pécore :
J'y pousse, et j'en revois dans le chemin encore ;
Mais à terre, mon cher, je n'eus pas jeté l'œil,
Que je connus le change, et sentis un grand deuil.
J'ai beau lui faire voir toutes les différences
Des pinces de mon cerf et de ses connaissances,
Il me soutient toujours, en chasseur ignorant,
Que c'est le cerf de neutre ; et par ce différend
Il donne temps aux chiens d'aller loin. J'en enrage ;
Et, pestant de bon cœur contre le personnage,
Je pousse mon cheval et par haut et par bas,
Qui pliait des gaulis aussi gros que le bras :
Je ramène les chiens à ma première voie,
Qui vont, en me donnant une excessive joie,
Requérir notre cerf comme s'ils l'eussent vu.
Ils le relancent : mais ce coup est-il prévu ?
A te dire le vrai, cher marquis, il m'assomme :
Notre cerf relancé va passer à notre homme,
Qui, croyant faire un coup de chasseur fort vanté,
D'un pistolet d'arçon, qu'il avait apporté,
Lui donne justement au milieu de la tête,
Et de fort loin me crie : Ah ! j'ai mis bas la bête.
A-t-on jamais parlé de pistolets, bon Dieu !
Pour courir un cerf ! pour moi, venant dessus le lieu,
J'ai trouvé l'action tellement hors d'usage,
Que j'ai donné des deux à mon cheval, de rage,
Et n'en suis revenu chez moi, toujours courant,
Sans vouloir dire un mot à ce sot ignorant.
ÉRASTE. Tu ne pouvais mieux faire, et ta prudence est rare :
C'est ainsi des fâcheux qu'il faut qu'on se sépare.
Adieu.

DORANTE. Quand tu voudras nous irons quelque part
Où nous ne craignons point de chasseur campagnard.
ÉRASTE. Fort bien. (Seul.) Je crois qu'enfin je perdrai patience.
Cherchons à m'excuser avecque diligence.

BALLET DU SECOND ACTE.

PREMIÈRE ENTRÉE.

Des joueurs de boules arrêtent Éraсте pour mesurer un coup sur lequel ils
sont en dispute. Il se défait d'eux avec peine, et leur laisse danser un pas com-
posé de toutes les postures qui sont ordinaires à ce jeu.

SECONDE ENTRÉE.

De petits frondeurs le viennent interrompre, qui sont chassés ensuite.

TROISIÈME ENTRÉE.

Des savetiers et des savetières, leurs péres, et autres, sont aussi chassés à leur
tour.

QUATRIÈME ENTRÉE.

Un jardinier danse seul, et se retire pour faire place au troisième acte.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE. Il est vrai, d'un côté mes soins ont réussi :
Cet adorable objet enfin s'est adouci ;
Mais d'un autre on m'accable : et les astres sévères
Ont contre mon amour redoublé leur colère.
Qui, Damis, son tuteur, mon plus rude fâcheux,
Tout de nouveau s'oppose au plus doux de mes vœux,
A son aimable nièce a défendu ma vue,
Et veut d'un autre époux la voir demain pourvue.
Orphise toutefois, malgré son désaveu,
Daigne accorder ce soir une grâce à mon feu ;
Et j'ai fait consentir le puit de cette belle
A souffrir qu'en secret je la visse chez elle.
L'amour aime surtout les secrètes faveurs ;
Dans l'obstacle qu'on force il trouve des douceurs ;
Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,
Lorsqu'il est défendu, devient grâce suprême.
Je vais au rendez-vous, c'en est l'heure à peu près ;
Puis, je veux m'y trouver plutôt avant qu'après.

LA MONTAGNE. Suivrai-je vos pas ?

ÉRASTE. Non. Je craindrais que peut-être

A quelques yeux suspects tu me fisses connaître.

LA MONTAGNE. Mais...

ÉRASTE. Je ne le veux pas.

LA MONTAGNE. Je dois suivre vos lois :

Mais au moins si de loin...

ÉRASTE. Te tairas-tu ! vingt fois !

Et ne veux-tu jamais quitter cette méthode

De te rendre, à toute heure, un valet incommode ?

SCÈNE II.

CARITIDES, ÉRASTE.

CARITIDES. Monsieur, le temps répuque à l'honneur de vous voir ;

Le matin est plus propre à rendre un tel devoir ;

Mais de vous rencontrer il n'est pas bien facile ;

Car vous dormez toujours, ou vous êtes en ville ;

Au moins messieurs vos gens me l'assurent ainsi ;

Et j'ai, pour vous trouver, pris l'heure que voici.

Encore est-ce un grand heur dont le destin m'honore,

Car deux moments plus tard, je vous manquais encore.

ÉRASTE. Monsieur, souhaitez-vous quelque chose de moi ?

CARITIDES. Je m'acquiesce, monsieur, de ce que je vous dois,

Et vous viens... Excusez l'audace qui m'inspire.

Si...

ÉRASTE. Sans tant de façons, qu'avez-vous à me dire ?

CARITIDES. Comme le rang, l'esprit, la générosité

Que chacun vante en vous...

ÉRASTE. Oui, je suis fort vanté.

Passons, monsieur.

CARITIDES. Monsieur, c'est une peine extrême

Lorsqu'il faut à quelqu'un se produire soi-même ;

Et toujours près des grands on doit être introduit

Par des gens qui de nous fassent un peu de bruit,

Dont la bouche écoutée avecque poids débite

Ce qui peut faire voir notre petit mérite.

Pour moi, j'aurais voulu que des gens bien instruits

Vous eussent pu, monsieur, dire ce que je suis.

ÉRASTE. Je vois assez, monsieur, ce que vous pouvez être,

Et votre seul abord le peut faire connaître.

CARITIDES. Oui, je suis un savant charmé d'en us,

Non pas de ces savants dont le nom n'est qu'en us,

Il n'est rien si commun qu'un nom à la latine ;

Ceux qu'on habille en grec ont bien meilleure mine,

Et pour en avoir un qui se termine en és,

Je me fais appeler monsieur Caritides.

ÉRASTE. Monsieur Caritides, soit. Qu'avez-vous à dire ?

CARITIDES. C'est un placet, monsieur, que je voudrais vous lire,

Et que, dans la posture où vous met votre emploi,

J'ose vous conjurer de présenter au roi.

ÉRASTE. Eh ! monsieur, vous pouvez le présenter vous-même.

CARITIDES. Il est vrai que le roi fait cette grâce extrême :

Mais, par ce même excès de ces rares bontés,

Tant de méchants placets, monsieur, sont présentés,

Qu'ils étouffent les bons ; et l'espoir où je fonde,

Est qu'on donne le mien quand le prince est sans monde.

ÉRASTE. Eh bien ! vous le pouvez, et prendre votre temps.

CARITIDES. Ah ! monsieur, les huissiers sont de terribles gens :

Ils traitent les savants de faquins à nasardes,

Et je n'en puis venir qu'à la salle des gardes.

Les mauvais traitements qu'il me faut endurer

Pour jamais de la cour me feraient retirer,

Si je n'avais conçu l'espérance certaine

Qu'auprès de notre roi vous serez mon Mécène.

Oui, votre crédit m'est un moyen assuré...

ÉRASTE. Eh bien ! donnez-moi donc ; je le présenterai.

CARITIDES. Le voici. Mais au moins oyez-en la lecture.

ÉRASTE. Non...

CARITIDES. C'est pour être instruit, monsieur, je vous conjure.

PLACET AU ROI.

« Sire,

« Votre très-humble, très-obéissant, très-fidèle et très-savant sujet
« et serviteur Caritides, Français de nation, Grec de profession, ayant
« considéré les grands et notables abus qui se commettent aux inscrip-
« tions des enseignes des maisons, boutiques, cabarets, jeux de boules,
« et autres lieux de votre bonne ville de Paris, en ce que certains igno-
« rants, compositeurs desdites inscriptions, renversent, par une bar-
« bare, pernicieuse et détestable orthographe, toute sorte de sens et de
« raison, sans aucun égard d'étymologie, analogie, énergie, ni allégorie
« quelconque, au grand scandale de la république des lettres, et de la
« nation française, qui se décrie et se déshonore par lesdits abus et

« fautes grossières envers les étrangers, notamment envers les Alle-
« mands, curieux lecteurs et spectateurs desdites inscriptions...

ÉRASTE. Ce placet est fort long, et pourrait bien fâcher.

CARITIDES. Ah ! monsieur ! pas un mot ne s'en peut retrancher.

(Il continue.)

« supplie humblement VOTRE MAJESTÉ de créer, pour le bien de son Etat
« et la gloire de son empire, une charge de contrôleur, intendant, cor-
« recteur, réviseur et restaurateur général desdites inscriptions, et d'i-
« celle honorer le suppliant, tant en considération de son rare et émi-
« nent savoir, que des grands et signalés services qu'il a rendus à
« l'Etat et à VOTRE MAJESTÉ, en faisant l'anagramme de VOTRE DITE MAJESTÉ,
« en français, latin, grec, hébreu, syriaque, chaldéen, arabe... »

ÉRASTE (l'interrompant). Fort bien. Donnez-le vite, et faites la retraite.

Il sera vu du roi, c'est une affaire faite.

CARITIDES. Hélas, monsieur ! c'est tout que montrer mon placet.

Si le roi le peut voir je suis sûr de mon fait :

Car, comme sa justice en toute chose est grande,

Il ne pourra jamais refuser ma demande.

Au reste, pour porter au ciel votre renom,

Donnez-moi par écrit votre nom et surnom :

J'en veux faire un poème en forme d'acrostiche

Dans les deux bouts du vers et dans chaque hémistiche.

ÉRASTE. Oui, vous l'aurez demain, monsieur Caritides.

(Seul.) Ma foi, de tels savants sont des ânes bien faits.

J'aurais, dans d'autres temps, bien ri de sa sottise.

SCÈNE III.

ORMIN, ÉRASTE.

ORMIN. Bien qu'une grande affaire en ce lieu me conduise,

J'ai voulu qu'il sortit avant que vous parlez.

ÉRASTE. Fort bien. Mais dépêchons ; car je veux m'en aller.

ORMIN. Je me doute à peu près que l'homme qui vous quitte

Vous a fort ennuyé, monsieur, par sa visite.

C'est un vieux importun qui n'a pas l'esprit sain,

Et pour qui j'ai toujours quelque défiance en main.

Au Mail, au Luxembourg et dans les Tuileries,

Il fatigue le monde avec ses rêveries ;

Et des gens comme vous doivent fuir l'entretien

De tous ces savants qui ne sont bons à rien.

Pour moi, je ne crains pas que je vous importune,

Puisque je viens, monsieur, faire votre fortune.

ÉRASTE (bas à part). Voici quelque souffleur, de ces gens qui n'ont rien,

Et nous viennent toujours promettre tant de bien,

(Haut.) Vous avez fait, monsieur, cette bête pierre,

Qui peut seule enrichir tous les rois de la terre ?

ORMIN. La plaisante pensée, hélas ! où vous voilà !

Dieu me garde, monsieur, d'être de ces fous-là !

Je ne me repais point de visions frivoles,

Et je vous porte ici les solides paroles

D'un avis que par vous je veux donner au roi,

Et que tout cacheté je conserve sur moi :

Non de ces sottis projets, de ces chimères vaines,

Dont les surintendants ont les oreilles pleines ;

Non de ces gieux d'avis dont les prétentions

Ne parlent que de vingt ou trente millions ;

Mais un qui, tous les ans, à si peu qu'on le monte,

En peut donner au roi quatre cents de bon compte,

Avec facilité, sans risque ni soupçon,

Et sans fouler le peuple en aucune façon :

Enfin, c'est un avis d'un gain inconcevable,

Et que du premier mot on trouvera faisable.

Oui, pourvu que par vous je puisse être poussé...

ÉRASTE. Soit, nous en parlerons. Je suis un peu pressé.

ORMIN. Si vous me promettiez de garder le silence,

Je vous découvrirais cet avis d'importance.

ÉRASTE. Non, non, je ne veux point savoir votre secret.

ORMIN. Monsieur, pour le trahir, je vous crois trop discret,

Et veux avec franchise en deux mots vous l'apprendre.

Il faut voir si quelqu'un ne peut point nous entendre.

(Après avoir regardé si personne ne l'écoute, il s'approche de l'oreille d'Éraсте.)

Cet avis merveilleux dont je suis l'inventeur

Est que...

ÉRASTE. D'un peu plus loin, et pour cause, monsieur.

ORMIN. Vous voyez le grand gain, sans qu'il faille le dire,

Que de ses ports de mer le roi tous les ans tire :

Or, l'avis dont encor nul ne s'est avisé,

Est qu'il faut de la France, et c'est un coup aisé,

En fâcheux ports de mer mettre toutes les côtes.

Ce serait pour monter à des sommes très-hautes ;

Et si...

ÉRASTE. L'avis est bon, et plaira fort au roi.

Adieu. Nous vous verrons.

ORMIN. Au moins appuyez-moi

Pour en avoir ouvert les premières paroles.

ÉRASTE. Oui, oui.

ORMIN. Si vous vouliez me prêter deux pistoles,

Que vous reprendriez sur le droit de l'avis,

Monsieur... (Il donne deux louis à Ormin.) (Seul.)

ÉRASTE. Oui, volontiers. Plût à Dieu qu'à ce prix

De tous les importuns je pusse me voir quitte !

Voyez quel contre-temps prend ici leur visite !

Je pense qu'à la fin je pourrai bien sortir.

Viendra-t-il point quelqu'un encore me divertir ?

SCÈNE IV.

FILINTE, ÉRASTE.

FILINTE. Marquis, je viens d'apprendre une étrange nouvelle.

ÉRASTE. Quoi ?

FILINTE. Qu'un homme tantôt t'a fait une querelle.

ÉRASTE. A moi ?

FILINTE. Que te sert-il de le dissimuler ?

Je sais de bonne part qu'on t'a fait appeler ;

Et, comme ton ami, quoi qu'il en réussisse,

Je te viens contre tous faire offre de service.

ÉRASTE. Je te suis obligé ; mais crois que tu me fais.

FILINTE. Tu ne l'avodras pas, mais tu sors sans valets.

Demeure dans la ville ou gagne la campagne,

Tu n'iras nulle part que je ne l'accompagne.

ÉRASTE (à part). Ah ! j'enrage !

FILINTE. A quoi bon de te cacher de moi ?

ÉRASTE. Je te jure, marquis, qu'on s'est moqué de toi.

FILINTE. En vain tu t'en défends.

ÉRASTE. Que le ciel me foudroie,

Si d'aucun démêlé...

FILINTE. Tu penses qu'on le croie ?

ÉRASTE. Eh ! mon Dieu, je te dis, et ne déguise point,

Que...

FILINTE. Ne me crois pas dupe et crédule à ce point.

ÉRASTE. Veux-tu m'obliger ?

FILINTE. Non.

ÉRASTE. Laisse-moi, je te prie.

FILINTE. Point d'affaire, marquis.

ÉRASTE. Une galanterie

En certain lieu ce soir...

FILINTE. Je ne te quitte pas ;

En quel lieu que ce soit je veux suivre tes pas.

ÉRASTE. Parbleu ! puisque tu veux que j'aie une querelle,

Je consens à l'avoir pour contenter ton zèle.

Ça sera contre toi, qui me fais enrager.

Et dont je ne me puis par douceur dégager.

FILINTE. C'est fort mal d'un ami recevoir le service,

Mais puisque je vous rends un si mauvais office,

Adieu. Videz sans moi tout ce que vous aurez.

ÉRASTE. Vous serez mon ami quand vous me quitterez.

(Seul.) Mais voyez quels malheurs suivent ma destinée !

Ils m'auront fait passer l'heure qu'on m'a donnée.

SCÈNE V.

DAMIS, L'ÉPINE, ÉRASTE, LA RIVIÈRE et ses compagnons.

DAMIS (à part). Quoi ! malgré moi le traître espère l'obtenir !

Ah ! mon juste courroux saura le prévenir.

ÉRASTE (à part). J'entrevois là quelqu'un sur la porte d'Orphise !

Quoi ! toujours quelque obstacle aux feux qu'elle autorise !

DAMIS (à l'épîne). Oui j'ai su que ma nièce, en dépit de mes soins,

Doit voir ce soir chez elle Eraste sans témoins.

LA RIVIÈRE (à ses compagnons).

Qu'entends-je à ces gens-là dire de notre maître ?

Approchons doucement sans nous faire connaître.

DAMIS (à l'épîne). Mais avant qu'il ait lieu d'achever son dessein,

Il faut de mille coups percer son traître sein.

Va-t'en faire venir ceux que je viens de dire,

Pour les mettre en embûche aux lieux que je désire,

Afin qu'au nom d'Eraste on soit prêt à venger

Mon honneur, que ses feux ont l'orgueil d'outrager,

A rompre un rendez vous qui dans ce lieu l'appelle,

Et noyer dans son sang sa flamme criminelle.

LA RIVIÈRE (attaquant Damis avec ses compagnons).

Avant qu'à tes fureurs on puisse l'immoler,

Traître, tu trouveras en nous à qui parler.

ÉRASTE. Bien qu'il m'ait voulu perdre, un point d'honneur me presse

De secourir ici l'oncle de ma maîtresse.

(A Damis). Je suis à vous, monsieur.
(Il met l'épée à la main contre la Rivière et ses compagnons, qu'il met en fuite.)
DAMIS. O ciel ! par quel secours
D'un trépas assuré vois-je sauver mes jours !
A qui suis-je obligé d'un si rare service ?
ÉRASTE (revenant). Je n'ai fait, vous servant, qu'un acte de justice.
DAMIS. Ciel ! puis-je à mon oreille ajouter quelque foi ?
Est-ce la main d'Eraste... ?

ÉRASTE. Oui, oui, monsieur, c'est moi.
Trop heureux que ma main vous ait tiré de peine,
Trop malheureux d'avoir mérité votre haine.
DAMIS. Quoi ! celui dont j'avais résolu le trépas
Est celui qui pour moi vient d'employer son bras !
Ah ! c'en est trop ; mon cœur est contraint de se rendre ;
Et, quoi que votre amour ce soir ait pu prétendre,
Ce trait si surprenant de générosité
Doit étouffer en moi toute animosité.
Je rougis de ma faute, et blâme mon caprice.
Ma haine trop longtemps vous a fait injustice ;
Et, pour la condamner par un éclat fameux,
Je vous joins dès ce soir à l'objet de vos vœux.

SCÈNE VI.

ORPHISE, DAMIS, ERASTE.

ORPHISE (sortant de chez elle avec un flambeau).
Monsieur, quelle aventure a d'un trouble effroyable... ?
DAMIS. Ma nièce, elle n'a rien que de très-agréable,
Puisqu'après tant de vœux que j'ai blâmés en vous
C'est elle qui vous donne Eraste pour époux.

Son bras a repoussé le trépas que j'évite,
Et je veux envers lui que votre main m'acquitte.
ORPHISE. Si c'est pour lui payer ce que vous lui devez,
J'y consens, devant tout aux jours qu'il a sauvés.
ÉRASTE. Mon cœur est si surpris d'une telle merveille,
Qu'en ce ravissement je doute si je veille.
DAMIS. Célébrons l'heureux sort dont vous allez jouir,
Et que nos violons viennent nous réjouir.
(On frappe à la porte de Damis.)

ÉRASTE. Qui frappe là si fort ?

SCÈNE VII.

DAMIS, ORPHISE, ERASTE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE. Monsieur, ce sont des masques
Qui portent des crins-crins et des tambours de Basques.
(Les masques entrent, qui occupent toute la place.)
ÉRASTE. Quoi ! toujours des fâcheux ! Holà ! suisses, ici ;
Qu'on me fasse sortir ces gredins que voici.

BALLET DU TROISIÈME ACTE.

PREMIÈRE ENTRÉE.

Des suisses avec des halberdes chassent tous les masques fâcheux, et se retirent ensuite pour laisser danser.

SECONDE ENTRÉE.

Quatre bergers et une bergère ferment le divertissement.

FIN DES FACHEUX.



Holà ! suisses, ici ;
Qu'on me fasse sortir ces gredins que voici.

ACTE III, SCÈNE VII.



LES FOURBERIES DE SCAPIN

COMÉDIE EN TROIS ACTES. — 1671.

PERSONNAGES.

ARGANTE, père d'Octave et de Zerbinette.
GÉRONTE, père de Léandre et d'Hyacinthe.
OCTAVE, fils d'Argante et amant d'Hyacinthe.

LÉANDRE, fils de Géronte et amant de Zerbinette.
ZERBINETTE, crue Égyptienne, et reconnue fille
d'Argante, amante de Léandre.
HYACINTHE, fille de Géronte et amante d'Octave.
SCAPIN, valet de Léandre.

SILVESTRE, valet d'Octave.
NÉRINE, nourrice d'Hyacinthe.
CARLE, ami de Scapin.
DEUX PORTEURS.

La scène est à Naples.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, SILVESTRE.

OCTAVE. Ah, fâcheuses nouvelles pour un cœur amoureux ! Dures extrémités où je me vois réduit ! Tu viens, Silvestre, d'apprendre au port que mon père revient ?

SILVESTRE. Oui.
OCTAVE. Qu'il arrive ce matin même ?

SILVESTRE. Ce matin même.
OCTAVE. Et qu'il revient avec l'intention de me marier ?

SILVESTRE. Oui.
OCTAVE. Avec une fille du seigneur Géronte ?

SILVESTRE. Du seigneur Géronte.

OCTAVE. Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour cela ?

SILVESTRE. Oui.
OCTAVE. Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle ?

SILVESTRE. De votre oncle.
OCTAVE. A qui mon père les a mandées par une lettre ?

SILVESTRE. Par une lettre.
OCTAVE. Et cet oncle, dis-tu, sait toutes nos affaires ?

SILVESTRE. Toutes nos affaires.

OCTAVE. Ah ! parle, si tu veux, et ne te fais point de la sorte arracher les mots de la bouche.

SILVESTRE. Qu'ai-je à parler davantage ? vous n'oubliez aucune circonstance ; et vous dites les choses tout justement comme elles sont.

OCTAVE. Conseille-moi du moins, et me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.



Quoi ! jé n'aurai pas l'abantage dé tué cé Géronte... ACTE III, SCÈNE II.

SCÈNE II.

OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN. Qu'est-ce, seigneur Octave ? Qu'avez-vous ? Qu'y a-t-il ? Quel désordre est-ce là ? je vous vois tout troublé.

OCTAVE. Ah ! mon pauvre Scapin ! je suis perdu, je suis désespéré, je suis le plus infortuné de tous les hommes.

SCAPIN. Comment ?